

Il ne saurait être question de rendre J.-P. Leguay responsable de ces faiblesses qui témoignent plutôt des problèmes de l'édition des ouvrages universitaires, que la rareté des subventions menace d'asphyxie financière, et dont les auteurs sont contraints, pour paraître, à plus d'un renoncement douloureux.

Au demeurant, ces imperfections de forme n'enlèvent rien à la qualité et à l'intérêt d'un travail dont la solidité et la densité plaident largement en faveur de son auteur. Le moindre mérite de Jean-Pierre Leguay n'est pas d'avoir analysé la réalité médiévale bretonne sans concession : dépassant les clichés traditionnels et faisant justice des mythes de la Bretagne heureuse des uns, archaïsante des autres, il situe les villes du duché avec leurs faiblesses et leurs retards, mais aussi avec leurs réussites et leurs traits originaux, l'infinie variété de leurs nuances, à leur juste place dans la civilisation de l'Occident médiéval. Un ouvrage fondamental, un classique déjà qui confirme avec éclat le dynamisme et la fécondité d'une école historique formée dans les Universités de l'Ouest et soucieuse de mettre en œuvre une matière historique bretonne dont on a trop longtemps sous-estimé la variété et les possibilités.

Jean KERHERVÉ
C.R.B.C. - Brest

Alain CROIX, *La Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles, la vie, la mort, la foi*, Paris, Maloine, 1981, deux volumes in-8°, 1 571 p.

Au début de la préface de cet ouvrage considérable, Pierre Goubert qui, alors qu'il était professeur à l'Université de Rennes, lança de fructueuses entreprises d'études démographiques, écrit : « *Encore la Bretagne, diront peut-être quelques grincheux, et encore la mort, penseront peut-être quelques blasés...* ». Et il ajoute qu'« *un quart d'heure d'attention* » suffit pour balayer ces préventions. Encore faut-il ne pas hésiter devant cette masse imposante : 1 571 pages, 195 photos, 134 cartes et graphiques, 140 tableaux statistiques, 72 documents, une bibliographie de 931 titres ! Un travail énorme, démesuré et vrai.

Dix années de travail, de sacrifices de toutes sortes d'un universitaire de trente-six ans, connu déjà par une remarquable thèse de troisième cycle, qui fit sensation parce qu'elle apportait sur un siècle breton peu connu de précieuses informations : *Nantes et le pays nantais au XVI^e siècle, étude démographique*, parue en 1974. Nous voici, certes, au maximum d'un système qui est celui de l'école historique française, un système qui a le grave

défaut (ou l'avantage pour certains !) de masquer la situation vraie de la recherche historique en France et l'absence de moyens de travail d'équipe. Dans le jargon universitaire, on ironise : « Voici mon pavé », disent souvent les thésards. Il faut tout dire et même plus : par exemple, puisque cela me touche personnellement, était-il indispensable d'écrire trois pages sur l'Inventaire en Bretagne ? Tout ce qui est écrit est exact, mais pouvait se résumer en une phrase ou deux. Mais la mode n'est pas à la concision !

Il serait pourtant très dommage que ces deux tomes aillent rejoindre ces gros ouvrages que l'on ne lit pas, mais que l'on cite, que l'on consulte, voire que l'on pille. Que nos lecteurs n'hésitent pas : on ne pourra plus parler et écrire de la Bretagne, celle d'hier, mais aussi celle d'aujourd'hui, sans avoir lu Alain Croix. J'irai plus loin, vous la verrez mieux grâce à cette somme qui est aussi une réflexion.

Le mérite fondamental de l'ouvrage est, en effet, qu'au-delà de cette lourde accumulation de documents, apparaît toujours la thèse — ce mot dont on a quelque peu oublié le sens premier — c'est-à-dire un certain nombre de propositions importantes, documentées et toujours présentes dans le discours. C'est cela qui attache de façon irrésistible le lecteur. Peut-être aussi le souci de notre auteur d'être un homme de son temps et, à travers son immense érudition, de vouloir mieux comprendre, sinon la Bretagne d'aujourd'hui, du moins celle de l'immédiat hier, celle des années 50 par exemple. Regard d'autant plus pénétrant et nécessaire que la mutation culturelle et sociale actuelle est rapide. Ainsi est dépassé le temps étudié de deux siècles pour devenir une réflexion sur l'histoire profonde de la Bretagne.

Mais pourquoi cette ampleur incroyable du travail ? Je crois qu'il y a deux raisons essentielles. Il convient de s'y attarder, car comment ne pas observer que le plan d'Alain Croix est, à quelques variantes près, exactement celui adopté il y a dix ans par François Lebrun : *Les hommes et la mort en Anjou aux XVII^e et XVIII^e siècles*. Or, les proportions de l'œuvre sont bien différentes. D'abord Alain Croix n'a pas choisi la même méthode d'étude démographique que celle de notre collègue. Celui-ci avait opté pour une méthode d'échantillons (26 paroisses) appuyée sur de vastes sondages pour les temps de crises et d'épidémies. La Bretagne est certes plus grande que l'Anjou, mais on passe à 425 paroisses (et même à 541 pour certains cas). L'auteur, toujours soucieux de tout nous dire, s'explique longuement sur ce qu'il appelle « *l'étude massive* », soit l'analyse de 3 100 000 actes des registres paroissiaux, ce qui, toutes choses égales, correspond au moins à un quadruplement des sources. Et tout est taillé à

cette aune, comme par exemple la consultation des minutes notariales. Le seul facteur omis, alors qu'il était considéré par F. Lebrun, étant la variation climatique, fort difficile à traiter aux siècles choisis.

L'autre raison est dans l'ambiguïté même que révèle le titre de l'ouvrage. A l'origine, nous dit l'auteur, un projet : « La mort quotidienne en Bretagne » ; puis le propos se gonfle de nécessités, les unes réelles, les autres annexées. La mort, en tant qu'étude des réalités de chaque jour et comme reflet des mentalités, soit anciennes, soit modifiées de l'extérieur, suppose la connaissance de la démographie, des rapports statistiques de la vie et de la mort, des causes de celle-ci et des moyens de lutte contre les maladies et les épidémies. Et voici la tentation d'encadrer cette vie et cette mort dans un tableau plus vaste appelé ici le « terrain » où, à côté de citations bien venues de notre ancien maître géographe René Musset, se retrouve l'écho des enquêtes royales récemment publiées et des récits de voyageurs dont, toujours consciencieux, Alain Croix retrace l'itinéraire sur la carte. A plusieurs reprises, n'est-on pas partagé entre le plaisir d'une information intéressante et l'inquiétude d'une lente dérive au-delà du sujet ? Mais l'auteur nous dira que le menu du paysan est chose importante.

La difficulté est aussi dans la chronologie, 1480-1670 nous est-il précisé. Or, les renseignements riches du XVII^e siècle, plus nombreux et variés encore au siècle suivant, sont relativement rares au XVI^e siècle. Il faut d'autant plus admirer le tableau du clergé et des mentalités avant la grande Contre-Réforme ! Mais l'énorme collecte du XIX^e siècle concernant les croyances populaires — si bien mise en valeur dans l'exposition « *Hier pour demain* » des Arts et Traditions Populaires (Paris, 1980) — oblige à employer la méthode récurrente avec le coefficient d'incertitude en la matière dû à la rareté des textes. Il faut beaucoup d'ingéniosité pour reconstituer le tissu mental post-médiéval. Mais cela est fait et bien fait.

*

**

De la lecture des deux tomes se dégagent avec netteté quelques faits qui précisent notre connaissance de la Bretagne. Par la force des chiffres et des textes, l'hypothèse devient réalité sûre. Trois grands repères m'ont à la réflexion, après lecture, paru essentiels.

D'abord l'extrême disparité des sources entre Bretagne gallo et Bretagne bretonnante. La première a une richesse très précoce, en particulier au XVI^e siècle, d'archives paroissiales ; le fait

avait frappé Pierre Goubert. La carte des paroisses étudiées montre ce déséquilibre. Par contre, les témoignages de pierre, des objets religieux est d'une autre fécondité en Bretagne occidentale, bien que l'auteur ait un peu sous-estimé la Haute-Bretagne, car il ne faut pas comparer pays rennais et pays nantais. J'ai essayé de m'en expliquer à plusieurs reprises.

Faut-il en conclure à une césure totale entre ces deux Bretagne ? Ceci pose deux questions. D'abord n'y a-t-il pas plusieurs Bretagne ; celle des franges où le breton recula plus lentement qu'on ne le croyait, celles du pays nantais n'ont-elles pas aussi leurs particularités ? Par ailleurs, rejeter les pays gallo dans le « monde d'oïl » néglige l'existence d'une France de l'Ouest, armoricaine dans l'essentiel, que F. Lebrun discerna dans son étude. De même, le réseau urbain fut-il si secondaire dans le pays bretonnant ? L'histoire des arts de Morlaix et de la vallée de l'Elorn ne conduisent pas à cette conclusion, ni le rayonnement de Quimper ou de Tréguier. Surtout, c'est diminuer l'importance, dans les modèles culturels, du réseau de bourgs urbanisés, fait typiquement breton, qui se traduit dans une certaine vision de l'espace architectural. En dépit de très profondes disparités, la Bretagne de ces deux siècles existe, avec sa structure paroissiale très forte (répartition de la population, emprise des recteurs, activité, plus grande que dans le Maine et l'Anjou voisins, des « généraux » de paroisse, une structure nobiliaire serrée et hiérarchisée), sans oublier le rôle du Parlement tuteur pendant ce temps des collectivités rurales, comme le prouve ses interventions concernant les cimetières. Certes, Alain Croix donne à penser sur la déchirure culturelle de la province : il faudra y revenir et, en particulier, réfléchir sur les problèmes du monde gallo en constante comparaison avec les provinces voisines.

Le deuxième fait qui ressort de ce grand ouvrage est la confirmation éclatante et sûre des rythmes bretons. « *Le Père Maunoir et Louis XIV* », nous dit l'auteur en s'excusant de simplifier. Jean Tanguy avait déjà établi le changement des années 1670-1690 du point de vue économique, la prospérité malouine des années 1700 n'étant qu'un aléa de la guerre. Alain Croix confirme qu'il ne s'agit pas seulement de l'entrée de la province dans la monarchie administrative louis-quatorzienne. C'est aussi et autant le temps d'une nouvelle Eglise. En ces années-là, la reprise en mains du clergé est totale, la formation des jeunes clercs assurée et l'Eglise d'après le Concile de Trente uniformise (dans toute l'Europe) la religion, comme les hommes du Roi, militaires, administrateurs et ingénieurs vont de leur côté le faire. En proposant récemment ce double aspect de la rupture culturelle, si visible par les témoignages des arts, je ne

savais pas rencontrer la proposition si bien étayée d'Alain Croix. Ainsi y verra-t-on plus clair dans ce domaine.

Mais ceci laisse ouvert un débat : comment s'est faite cette mutation des mentalités ? Là peut apparaître l'originalité bretonne. Car l'unification religieuse est générale. On la retrouve, pour rester dans l'Ouest, chez les Angevins étudiés par F. Lebrun et, comme l'avait indiqué Jacques Salbert dans son étude des retables « lavallois », elle se voit de parfaite façon dans le Maine analysé de façon approfondie par Michèle Ménard (*Une histoire des mentalités religieuses aux XVII^e et XVIII^e siècles. Mille retables de l'ancien diocèse du Mans*, Paris, 1980). Alors, l'Eglise a-t-elle dans les diocèses bretons adopté une démarche particulière, surtout en ce qui concerne les attitudes devant la mort ? Y était-elle contrainte par un fonds de sensibilité « a-chrétienne », selon le terme qui nous est ici proposé ? Le deuxième tome essaie de répondre à cette question essentielle pour expliquer l'emprise du clergé sur le monde rural.

Là encore, la richesse est grande. Il y a une patiente lecture des textes de piété, des documents testamentaires, des statistiques, telle celle des messes pour les trépassés. Besogne difficile qui s'appuie également sur une iconographie riche et bien choisie, très parlante, comme l'étaient les célèbres cartes coloriées de Michel Nobletz et du P. Maunoir. Certes, on aurait pu en ajouter bien d'autres et réfléchir en particulier sur les grands calvaires et leur raison d'être, ou bien encore rappeler l'inscription funéraire si intéressante du grand tombeau de l'évêque de Tréguier à Saint-Gonéry de Plougrescant (1602). Mais le domaine est infini et il fallait choisir.

Les conclusions de l'auteur sont très nuancées et, en cela, il donne un bon exemple d'approche scientifique. Il établit la constance de « ce fonds culturel breton qui explique l'importance donnée à la mort » (p. 1 077), sans peut-être faire assez la relation avec la forte structure communautaire paroissiale ; mais il n'admet qu'avec réticence la fameuse phrase de l'inscription de La Martyre sur « *l'enfer froid* », car il craint que *yen*, froid, n'ait un sens plus large et soit un idiotisme. Les celtisants — j'ai eu l'occasion d'en consulter d'éminents à ce sujet — n'ont pas tous cette hésitation, car il est évident qu'un mot dans toute langue a un sens particulier et un sens plus vaste, G. Le Menn l'a montré à propos de ce mot « froid » dans cette revue même.

L'Ankou, si présent dans le légendaire breton du XIX^e siècle, paraît au terme de remarques très fines une sorte d'étrange familier, « *la Mort et non le macabre* » (p. 1 069). Notons que l'auteur rappelle que l'*Ankou* est fils d'Adam et d'Eve : il aurait

pu le montrer par le catafalque de 1642 de la chapelle Saint-Tugen en Primelin, où figurent les statuette des auteurs du péché originel.

Dans son livre qui permet un parallèle très suggestif, Michèle Ménard conclut que, dans le Maine, il y a plus de paradis que d'enfer. Tel ne paraît pas le cas breton. Là est sans doute un des infléchissements de l'imagerie développée par la nouvelle Eglise. Il serait intéressant de poursuivre ces comparaisons et, par exemple, de voir la place du Purgatoire dans les mentalités provençales, si bien étudiées par M. Vovelle en 1973, et bretonnes, rechercher donc le passage de la Confrérie du Rosaire à celle des Trépassés à la fin du XVII^e et surtout au siècle suivant : à Saint-Thégonnec, en 1734, on superpose curieusement au retable du Rosaire des années 1697 des panneaux montrant l'âme sortant des flammes du purgatoire grâce aux prières à la Vierge par le chapelet.

L'étude d'Alain Croix se termine par un tableau de la nouvelle Eglise. Ici revient l'ambiguïté du propos. Ayant recherché quelle était la pédagogie et les buts du clergé du XVII^e siècle, l'auteur est amené à déborder le titre de la partie où s'insère ce chapitre, qui est « *Essai sur la culture macabre* ». Du même coup, l'étude du problème que pose ce titre se desserre quelque peu. Par exemple, ne fallait-il pas mieux préciser le discours des Dominicains de Morlaix ou de Rennes d'où sortit, en 1636, *La vie des saints de la Bretagne Armorique* d'Albert le Grand. De même, les Capucins fondateurs de confréries et animateurs de Sainte-Anne-d'Auray peuvent fournir des indications. L'étude des saints intercesseurs pourrait être complétée en plaçant, à côté de saint Sébastien et saint Roch, les guérisseurs bretons comme saint Méen et saint Hervé, et aussi dans les grands saints qui protègent, sainte Barbe que les ex-votos du Faouët font bien connaître dans ses interventions miraculeuses. De même, le monde des marins nous échappe un peu : la mort y est fort présente, mais il n'y a malheureusement pas d'ex-votos de ces siècles, comme l'a montré la belle exposition de Nantes : « *Ex-votos marins du Ponant* » (1976), sauf peut-être une coque de vaisseau du XVII^e siècle (Musée de la Marine). Dans le catalogue, Michel Mollat rappelait qu'au XIV^e siècle des dévots de Charles de Blois firent fabriquer par un artisan de Tréguier quinze maquettes de navires ; on connaît les bateaux sculptés sur les pignons du Cap Sizun et du Cap Caval autour des années 1500.

Dans la théâtralisation du lieu sacré, sur lequel V.L. Tapié attirait l'attention, le retable est une source d'enseignement sur le discours religieux, exceptionnelle. Il serait bon alors de considérer les ensembles qu'ils représentent dans leur cohésion, d'autant

plus que Jacques Salbert a montré que les statues et les tableaux ne sont pas laissés au choix du retableur. Vers 1690, au retable des Cinq Plaies de Commana, comme dans les portails gothiques, le Christ-Juge montre ses plaies, signe de la Rédemption. Dans les niches latérales, les intercesseurs, saint Sébastien et sainte Marguerite avec son dragon, font la liaison avec la croyance populaire. La mort du Christ est le thème même de la Rédemption : grâce à cette mort est possible la vie éternelle. Aussi convient-il de rappeler les quelques exemples de grands bas-reliefs, à Saint-Nicodème de Plumiliau et à Saint-Carré à Lanvellec (fin XVII^e siècle), qui imposent ce sujet auquel les tableaux préfèrent généralement les moments glorieux, l'Ascension ou la Transfiguration. De même, le décor de certains « reliquaires », devenus d'imposantes chapelles, doit retenir l'attention : dans le Léon, souvent commandées aux sculpteurs de la Marine de Brest, les grandes Mises au Tombeau en ronde bosse ou, comme à Saint-Thégonnec, la statue de saint Joseph, patron de la bonne Mort. En Haute-Bretagne, on voit souvent ce dernier alternant dans les retables avec un nouveau personnage, dont Alain Croix souligne la signification, l'Ange gardien.

Ainsi, à la fin du XVII^e siècle, l'encadrement doctrinal est réalisé : les confréries des Ames du Purgatoire (cf. le retable de Laz après 1729), des Agonisants, de la Bonne Mort. A l'extrémité ligérienne de la Bretagne, dans l'arrondissement actuel d'Ancenis, le récent « *Inventaire des objets mobiliers* » (1978, Commission d'Inventaire des Pays de Loire) met en valeur au XVIII^e siècle les ciboires des malades et les boîtes des Saintes Huiles, et donc l'intervention organisée du clergé et des Sacrements.

Avec beaucoup de pertinence, Alain Croix se pose en conclusion la question de l'importance de ce qu'il a appelé le « coup de fouet » du XVII^e siècle. La réussite, mais aussi les échecs, en particulier les révoltes et les agressions contre les missionnaires ! Surtout la victoire de l'Eglise des nouveaux clercs va marquer les événements bretons jusqu'au milieu de notre siècle : en regardant donc les temps proches de nous, l'on comprend mieux ce qui a été « *un tournant essentiel dans l'histoire culturelle de la Bretagne* ». Ici, la « *crispation sur la mort* » de l'Eglise, loin d'annoncer son retrait, assura, dans un milieu donc exceptionnel, sa pérennité.

Ne vous disais-je pas que ce gros livre savant est un livre ouvert sur notre temps ?

André MUSSAT